

# Discours prononcé a la Convention de Waltham

Par L'hon. Juge Pierre A. Landry, de Dorchester, N. B.

LE PEUPLE ACADIEN

M. le Président, Revs Messieurs, Mesdames et Messieurs,

Je sens que je vieillis. Mes nerfs ne résistent plus aussi bien aux grandes émotions. La magnifique réception que vous me faites ici en entendant prononcer mon nom, la chaleureuse poignée de mains que vous me donnez partout où je vous rencontre sur ce sol américain, les paroles flatteuses et tendres que vous m'adressez ; et surtout l'amitié que vos actes et vos paroles manifestent pour votre patrie l'Acadie, tout m'attendrit au point de me faire verser des larmes de joie. Vous ne sauriez croire le bonheur que m'inspire le spectacle grandiose et imposant que nous présente ce banquet. Vous ne sauriez mesurer la profondeur de l'impression que font dans mon cœur ému les manifestations patriotiques dont je suis le témoin depuis que j'ai mis le pied sur le sol du pittoresque Waltham. Qu'il est doux de serrer la main d'un vrai frère que l'on a cru expatrié, qu'il est encore plus tendre de recevoir par le doux contact d'une poignée de main d'une sœur que l'on rencontre à l'étranger, cette touchante vibration de l'âme qui ne peut être égalée en douceur que par le baiser sacré d'une mère. Avec tout le génie inventeur des Américains, je défie qui que ce soit dans les Etats-Unis ou ailleurs, de construire une machine inanimée qui puisse vous serrer la main aussi fortement et aussi souvent que la mienne l'a été depuis ce matin, sans vous paralyser le bras. Et pourtant, mes bons compatriotes, jamais mon bras ne s'est senti plus fort, plus virile et mieux capable de fonctionner qu'il ne l'est à ce moment, après la douce épreuve à laquelle votre grande bonté l'a mis. Vous semblez lui avoir donné une vie nouvelle au lieu de l'avoir fatigué, comme vos bonnes paroles de bienvenue ont vivifié et rajeuni mon cœur au lieu de l'ennuyer.

Ma visite, si courte encore, est pour moi une révélation des plus agréables. Autrefois quand je voyais partir du sol natal mes compatriotes pour venir s'installer aux Etats-Unis, ce départ me causait de la peine. Je voyais dans cette séparation des familles acadiennes, outre le chagrin des adieux du départ, et les angoisses que cause toujours le brisement des liens de sang, de langue et de religion qui unissent les cœurs de patriotes, un danger national pour notre petite race. Nous voyant déjà faibles en nombre, je considérais toute diminution de notre petit peuple par un départ volontaire comme un fléau qui menaçait de nous perdre. J'étais trop peu prévoyant, et peut-être trop peu généreux envers ceux qui laissent le pays natal, pour voir ce qui allait s'accomplir. Quand nous parlions de vous—et c'était souvent—nous vous appelions des expatriés, pas en termes rudes ou de reproche, mais d'un ton de regret, et nous étions disposés à vous considérer comme perdus pour la patrie. La seule consolation qui semblait nous rester, c'était la pensée, le désir de vous voir revenir. Il ne nous était pas arrivé à l'esprit de croire que votre absence à l'étranger pouvait contribuer plus efficacement à l'expansion de notre race et à assurer l'accomplissement des desseins de la Divine Providence vis-à-vis l'idée française en Amérique. Oui, mesdames et messieurs, votre nombre ici, votre accroissement rapide dans les villes de cet Etat du Massachusetts, le progrès que vous y faites, la conquête que vous faites sur les industries de ce beau pays, l'estime et la confiance que vous inspirez, d'abord à votre clergé et ensuite à vos patrons, la paix et le contentement dont vous y jouissez,

tout me dit que la Divine Providence, dans ses vues quelquefois mystérieuses mais toujours justes, ne vous envoie pas ici pour détruire la petite race acadienne. Elle a veillé trop longtemps sur nous, elle nous a prodigué ses soins et ses bénédictions avec une générosité trop large en nous faisant surmonter les difficultés du passé, en nous régénérant après un isolement et un abandon qui nous avaient presque anéantis, pour nous permettre de croire qu'à l'heure de notre réveil, qu'au moment de notre régénération, qu'au temps où l'espérance renaît, elle nous cause une rechute désolante qui détruirait nos forces nouvellement acquises en nous dispersant sur des rives ennemies ou dans des pays étrangers. En contemplant ces choses, en m'inspirant de ces idées de toute beauté et de tout espoir, je suis porté à m'écrier : "Vous n'avez pas abandonné la patrie, vous l'avez agrandie ; vous ne l'avez pas affaiblie, vous l'avez rendue plus forte, plus vicace, et mieux en état d'accomplir les desseins de la Divine Providence sur elle." Nous regrettons votre absence ; les parents qui vous ont chéris, les voisins qui vous ont si avantageusement connus, les connaissances qui ont appris à vous aimer, les curés qui vous ont baptisés et bénis dans les églises de vos paroisses natales, tous, dis-je, tous se souviennent de vous ; et, sans vous, les lieux qui vous ont vu naître, les toits qui vous ont abrités, les foyers qui ont été témoins de vos joies et de vos peines, les jardins qui vous ont vu jouer et grandir, les églises qui vous ont vu agenouillés dans le recueillement devant les saints autels, semblent vides et tristes. Mais tout ce que nous avons perdu là-bas, se retrouve-ici. Vous avez des parents, vous avez des voisins, vous avez des amis, vous avez des pasteurs ; et en plus vous conservez l'amitié entière de ceux que vous avez laissés dans le pays natal. Ah ! qu'il est doux de vous dire ces vérités que je trouve dans tous les replis de mon âme ! Si elles n'avaient pas été implantées dans mon cœur avant mon départ, votre cordiale et touchante réception me les aurait inspirées. L'amitié produit l'amitié. Vous m'en avez découvert par votre généreuse cordialité et je serais ingrat si je retenais la libre expression de mes sentiments d'estime envers vous.

Mais, messieurs, qu'il m'est impossible de vous dire ou de vous écrire toutes les émotions du cœur que la présente démonstration m'inspire ! Que de souvenirs n'évoque-t-elle pas ? Avec quelle rapidité les événements de notre malheureuse mais héroïque histoire ne se révèlent-ils pas à mon esprit ; avec quelle vivacité et quelle fidélité la situation des Acadiens du Canada à l'époque de l'établissement du collège de Memramcook, ne se présente-t-elle pas à ma contemplation ! Le désespoir du malheur, les angoisses du grand dérangement, les ressentiments de races, la dispersion des familles sur des côtes ennemies et inhospitalières, les efforts pénibles pour se maintenir et surtout pour retourner en Acadie ! L'état d'impuissance déplorable où nous étions quand le bon et vénéré Père Lefebvre a commencé son œuvre providentielle de régénération à Memramcook, les efforts qu'il a fallu faire, sans moyens et sans ressources, pour nous en sortir, le progrès difficile et lent que son travail incessant, ses conseils de père, ses sacrifices, ses sueurs et ses larmes nous procuraient, les luttes gigantesques que nous avons eu à faire pour apprendre à nos voisins d'autre origine à nous respecter, les démarches qu'il a fallu faire, les enseignements

qui ont été nécessaires pour désabuser même nos gens de l'idée que le malheur avait déjà trop enracinée dans leurs cœurs qu'ils étaient destinés pour toujours à servir les autres, que pour eux et pour leur postérité il n'y avait de possible ni instruction, ni position dirigeante, ni influence gouvernementale, ni rien ! Le terrain que nous avons gagné, le progrès que nous avons fait, la position que nous occupons maintenant, l'avenir qui nous sourit si nous sommes fidèles aux instructions que ce passé nous donne, toutes ces choses et bien d'autres encore non moins frappantes se dessinent devant moi à l'aspect de cette grandiose démonstration, de ce ravissant déploiement de vitalité et d'enthousiasme.

Nous aimons, n'est ce pas, à nous rappeler les malheurs de notre histoire, nous jubilons tristement, si l'on peut jubiler tristement, au récit des exploits héroïques de nos pères et nos cœurs se réconfortent à la pensée d'un avenir plus heureux ! Et pourquoi donc n'aurions-nous pas, dans ces circonstances, une fête à nous, un jour spécial chaque année pour chômer tout ce qu'il y a d'histoire, de tradition, de coutumes, de bonheur et de peine, qui nous soit particulier et qui n'appartienne qu'à nous ? Nous avons beaucoup en commun avec nos frères les Canadiens-Français, et nous pouvons nous joindre à eux, comme nous l'avons souvent fait, pour célébrer leur fête nationale, la Saint Jean Baptiste. Ils ont été malheureux, nous l'avons été plus encore ; ils ont souffert la persécution, celle qui a été exercée envers nous a été plus triste et plus cruelle encore ; ils ont été dominés par une nationalité étrangère et hostile, mais cette domination a été bien moins longue et pénible que celle dont nous avons été victimes. Leur langue n'a jamais été proscrite, la nôtre n'a jamais été officielle. Le traité qui les a admis et faits sujets britanniques leur a préservé l'usage de leur langue et l'exercice de leur religion, tandis que rien de cela ne nous a été garanti. Dans la Province de Québec ils se sont trouvés groupés de manière à contrôler par le nombre et par l'influence ; chez nous nous nous sommes trouvés dispersés ça et là, pauvres, sans instruction, considérés comme inférieurs à ceux qui nous gouvernaient. Mais que faire de plus pour prouver que nous sommes frères et pour mériter le droit de nous proclamer hautement, partout et toujours membres de la même grande et fière famille française, sinon dire que nos ancêtres à tous étaient Français—que nous professons la même religion et que nous parlons et aimons la même langue ? La séparation, l'éloignement les uns des autres, la politique opposée, l'allégeance à différents souverains, la différence même d'intérêts personnels, peuvent parfois nous forcer de ne pas travailler sur le même plan ; mais rien ne peut altérer, rien ne peut briser, rien ne peut rompre le triple lien de la langue, de la religion et l'origine. Les Anglais disent "blood will tell". Eh bien ! quel est le secret de nos fêtes, de nos célébrations nationales, de cette manifestation de patriotisme, de cet empressement qui nous réunit aujourd'hui et en semblables occasions, de partout, à partir de la Louisiane jusqu'aux limites les plus reculées de la belle Acadie ? Quel en est le secret ? C'est l'impulsion du sang. L'impulsion du sang qui coule dans les veines de notre éminent et gentil compatriote, Son Honneur le Juge Breaux, de la Louisiane, l'a porté à franchir

(suite à la 3me page)

## IDEAL SUMMER MERCHANDISE

W. B. Corsets.

Perrin's Kid Gloves

We are confident that the style, beauty and exclusiveness of our Dry Goods stock will call forth your unstinted praise. Experience has taught you to expect much of us at times—especially at the beginning of a new season.

### Dress Goods

Besides our usual large assortment of Blacks they comprise medium and light weight materials in all desirable shades. Also every popular material including Serges, Venetians, Coverts, Crêpe de Chenes, Voiles, Tafetta Cloths, Grenadines and Fancy Waistings.

### Shirt Waists

Splendid lines of different stylish waists in white and colors. Not the ordinary styles that everyone has. All the natty touches which will appeal to your taste are comprised in our Waists and their fit is unquestioned.

### Ladies' Neckwear

All the new kinds of Dainty Neck Dressing for brightening summer costumes, made of lace, silk and organdies and all the latest shades.

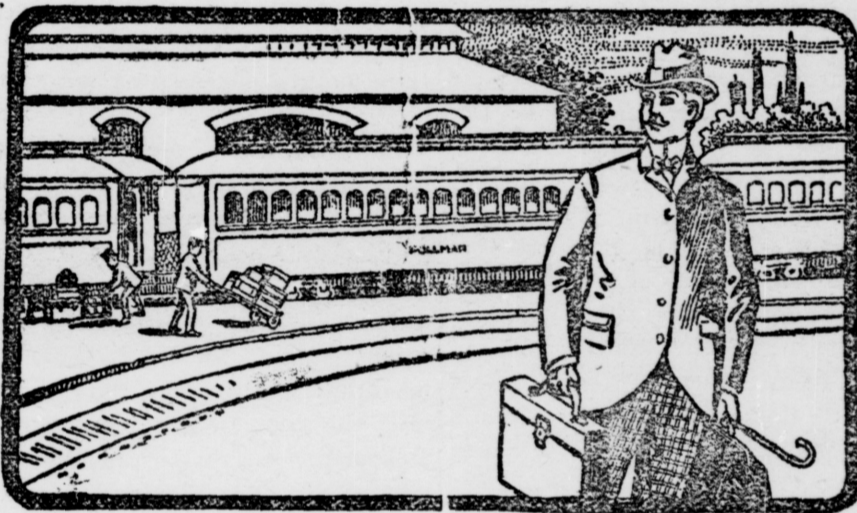
### Black Sateen Underskirts

We have five lines of American-Made Underskirts which we consider excellent values at \$1.00, \$1.40, \$1.75, \$2.00, \$2.50.

### 19 Tailor-Made Suits.

In black, blue and grey, sizes from 32 to 42, at half price to clear.

# R. T. HOLMAN.



## Travellers and Tourists

Travelling from place to place are subject to all kinds of Bowel Complaint on account of change of water, diet and temperature.

## Dr. Fowler's Ext. of Wild Strawberry

is a sure cure for Diarrhoea, Dysentery, Colic, Cramps, Pains in the Stomach, Seasickness, Cholera, Cholera Morbus, Cholera Infantum, Summer Complaint, and all Fluxes of the Bowels in Children and Adults.

Its effects are marvellous.

It acts like a charm.

Relief is almost instantaneous.

Does not leave the Bowels in a constipated condition.

"WONDERFUL!"

SAYS LONDON, ONT.

Mr. John H. Barnstead,  
Halifax, N. S.

Dear Sir,—  
I was afflicted with Rheumatism in my hand, and tried a bottle of your Oil with surprising results. The first application relieved the pain at once, and before I had used the bottle my hand was entirely cured.

I consider your Ethiopian Rheumatic Oil a wonderful preparation, and shall certainly recommend it to all my friends.

Yours truly,

C. F. ALLISON,

With the London Ptg. and Litho. Co.  
June 25th. 1900. London, Ont.



## FOR YOU

Everything you need to dress well can be had at reasonable price at FIDÈLE J. BERNARD, Tignish.

Come and see the latest styles in neckwear and hats.

## Hyndman & Co

INSURANCE AGENTS

CHARLOTTETOWN.

Representing in P. E. Island  
North British & Mercantile Fire Ins. Co.

Union Fire Assurance Society.

Phoenix Fire Assurance Co. of London.

General Marine Insurance Co.

Standard Life Assurance Co.

Insurance effected at low rates.

### Notice

TO PERSONS IN ARREARS FOR ROAD TAXES.

Provincial Treasury,

26th April, 1902.

Persons in arrears for Road Taxes are reminded that payment without costs may be made to the Provincial Treasurer, Charlottetown, up to the 21st day of May, 1902. After that date, settlement with costs must be made with the Clerk of the County Court, from whom summonses are ordered to issue, pursuant to the provision of the Act passed this year amending "The Public Road Act, 1901".

Benj. Rogers,

Provincial Treasurer

W. TD.

## WANTED

Wanted at once a boy to learn the Drug Business. Must come well recommended. A boy from the country preferred.

Apply to

McDONALD'S DRUG STORE.

Summerside, P. E. I.

Tout le monde en a besoin !

## Pain-Killer

(FERRY DAVIS)

Da Capt. E. L. J. Leves, poste de police No. 6, Boston, — "Nous nous servons fréquemment de PAIN-KILLER FERRY DAVIS pour soulager dans l'asthme, rhumatisme, raideur, engourdissement, et tous les maux dont sont atteints les gens qui occupent une position comme la nôtre. Je n'hésite pas à dire que le PAIN-KILLER est le meilleur remède que l'on puisse avoir dans le cas." —

Bouteilles de deux grandeurs 50c. et 80c.